



Paul Ohl

Katana

Le roman du Japon

roman

10
10

Paul Ohl

Katana

Le roman du Japon

Roman



Mot de l'auteur

Ce livre est profondément ancré dans la réalité historique du Japon féodal. Mais il est essentiellement une fiction. L'imaginaire côtoie l'Histoire de près et la plupart des grands moments narrés reflètent fidèlement les chroniques du temps.

La période couverte par ce roman est marquée par une loyauté héroïque et une profonde instabilité, troublant le Japon de guerres incessantes. Le bouddhisme zen continue à fleurir et les moines jouent un rôle important auprès des seigneurs de la guerre. Ceux-ci, remarquables en organisation militaire, font passer de vastes étendues de terres sous leur contrôle. Quelques-uns parviennent même à concentrer un pouvoir qui l'emporte sur toute autre coalition.

En s'ouvrant à la civilisation occidentale, le Japon s'ouvre également au christianisme. Virtuellement indépendants dans leur lutte pour le pouvoir, des Seigneurs

de la guerre, ceux du Sud notamment, se convertissent à la foi chrétienne, afin d'attirer les marchands espagnols et portugais dans leurs ports. Toutefois, sous les soupçons grandissants, le christianisme devient rapidement une menace pour la loyauté féodale. La persécution est cruelle. Bientôt le Japon se ferme aux relations avec l'Occident et Nagasaki demeure la seule fenêtre ouverte sur un monde extérieur devenu, pour le Shogun, menaçant et hostile.

Au-delà du tissu romanesque, il fallait rendre à l'époque son authenticité : c'était le défi du pèlerinage aux sources. L'âme du Japon est aussi farouche que le relief morcelé de ses îles. De ce pays sans âge, réceptacle lumineux où se manifestent volontiers les dieux des ancêtres, jaillissent des formes pures, une volonté de sereine puissance, des beautés qui lui confèrent une admirable note d'achèvement. C'est une terre qui invite au perpétuel recommencement.

Il naît de ce peuple des splendeurs qui n'existent que dans nos rêves, puisque, comme ces fleurs de cerisiers qui s'abandonnent à la brise du printemps, elles voguent vers l'éternité.

Tel était le défi.

Carte du Japon



Prologue

Une mort honorable

Le regard perçant, les deux samouraïs distinguaient au loin les hautes montagnes de Kyûshû, encore voilées de brumes. Écrasantes, elles dominaient un océan moutonneux, hérissé à perte de vue de crêtes, de promontoires, d'îlots et de rocs battus par les vagues. Au-delà de la puissante marqueterie de fosses et de blocs volcaniques, de grands pins aux formes tourmentées s'accrochaient aux escarpements corsetés. Hérissant les baies rocheuses, ils subissaient avec une même résistance farouche les pluies torrentielles et la mousson d'hiver.

Les deux guerriers avaient marché toute la nuit. Au matin, épuisés, ils s'étaient arrêtés près d'une crique. Un vent du large leur fouettait le visage. La journée s'annonçait chaude et lumineuse. Les premières lueurs de l'aube perçaient au loin et une coulée ocre irradiait de la ligne d'horizon.

— Ce lieu conviendra tout à fait ! annonça le plus vieux des deux hommes d'une voix ferme.

— Je le crois aussi, répondit son compagnon.

Le premier guerrier poussa un soupir de soulagement. Il aimait voir se lever le jour comme il aimait la vie. Mais il savait que son destin devait maintenant s'accomplir...

Matsukaze Toshiro et Karamon Koji étaient tous les deux du clan Ômura. Le seigneur du clan, Ômura Sumitada, fut le premier daimyo de l'Empire à devenir chrétien. Les Jésuites le baptisèrent sous le nom de Barthélémy. Il exhorta aussitôt ses frères, Yoshida et Harunobu, à se convertir à cette religion du Dieu unique, ce qu'ils firent, l'un et l'autre. Puis Ômura Sumitada ouvrit le village côtier de Fukae au commerce avec les étrangers portugais et espagnols.

Quelque temps après, Fukae devint la cité portuaire de Nagasaki. Obéissant à l'exemple de leur seigneur, les samourais du clan Ômura s'inclinèrent devant l'emblème de la croix, furent baptisés et prirent des noms chrétiens. Tous, sauf deux : Matsukaze et Karamon. Ils savaient aussi que jamais un samourai ne devait survivre à la désobéissance.

— Je vous remercie de me faire l'honneur d'être mon exécuteur, Karamon-san ! Seul un guerrier maniant le sabre comme vous le faites peut honorablement prendre ma tête !

— C'est vous, Matsukaze-san, qui me faites l'honneur en m'invitant à être votre témoin. Comme vous, j'ai servi les descendants à la douzième génération des Fujiwara et comme vous j'ai refusé la loi du *kirishitan*. Mais mon karma n'est pas encore accompli, aussi ne puis-je vous suivre sur le chemin des dieux !

— Mon fils ? interrogea soudainement Matsukaze.

— En lieu sûr, fut la réponse. Après le grand départ, nous prendrons la route du Sanyôdô, nous longerons le

lac Biwa et nous entrerons dans les forêts du Hakusan, dans la province de Kaga. Je trouverai le moine Tôyô et je lui confierai le jeune Kikusui. Tôyô apprendra que celui qui lui est confié est le fils du guerrier qui jadis lui a sauvé la vie !

Il y eut un long silence. Les deux hommes, accroupis, admiraient les couleurs matinales qui s'avaient d'instant en instant. Matsukaze tira de sa ceinture son *shakuhachi*, cette flûte de bambou qui ne le quittait jamais. Les notes d'une vieille complainte se mêlèrent aux sifflements du vent et au bruissement des longues herbes, couvrant presque les stridulations des cigales.

Lorsqu'il eut terminé, Karamon Koji le complimenta.

— Vous remettrez ce *shakuhachi* au moine Tôyô, précisa Matsukaze. Il choisira lui-même le jour où il le rendra à mon fils !

Karamon approuva d'un signe de tête. D'un geste délicat, il prit la flûte de bambou que lui tendait Matsukaze et l'inséra dans sa propre ceinture.

— Mon fils, continua Matsukaze, devra n'entendre de moi que ces paroles, mes dernières, Karamon-san !

Il hésita quelque peu et racla sa gorge. Sa voix se fit plus rauque.

— *Hana wa sakuragi hito wa bushi...* de même que la fleur de cerisier est la plus belle parmi les fleurs, parmi les hommes, le samouraï est le plus grand !

Lentement, d'un geste solennel, il se défit du kimono brodé à l'emblème des Fujiwara : la fleur de glycine. Son épiderme ainsi dénudé frissonna quelque peu sous la fraîcheur du matin. Il se campa résolument, les genoux bien ancrés au sol. D'une main ferme, il dégagea son ventre et massa vigoureusement la peau blanche. De son autre main il tenait le couteau à lame droite, enveloppé d'un linge de soie.

Ses yeux avaient un éclat fiévreux lorsqu'il fixa Karamon et lui dit :

— Que l'on sache dans le Hizen que je suis resté fidèle à l'esprit des Fujiwara !

Il poussa de toutes ses forces et sans un cri, ni même une plainte. Lorsque l'acier lui entailla la fibre du ventre il eut la vision de mille soleils se précipitant à sa rencontre. Il ne fit rien pour abréger ses souffrances. Karamon ne fit rien pour hâter son propre geste de délivrance. Puis le *katana* s'abattit, décapitant d'un seul coup le samouraï agonisant...

C'était le premier jour du cinquième mois de la dixième année de Tenshō (1583).

PREMIÈRE PARTIE
Fleurs de cerisiers

L'héritier

Le puissant château de Fushimi se dressait sur Momoyama, la colline des pêcheurs. L'endroit était célèbre dans tout Kyôto pour la floraison de ces arbres. En ce neuvième mois de la deuxième année de Keichô (1598), Toyotomi Hideyoshi, le maître du Japon, agonisait.

En dix ans, cet être difforme, d'une laideur telle qu'il combattait sans masque et qu'il en terrifiait davantage ses ennemis, avait rassemblé les principaux fiefs du Japon et s'était jeté sans pitié sur la Corée et la Chine. Sur la couche trempée, le visage simiesque aux yeux globuleux et injectés de sang se tordait de douleur. Une abominable dysenterie le minait. Une sueur mortelle lui baignait le corps et ses râles exhalaient un souffle animal.

Se tournant péniblement il commanda d'un geste de la main à deux de ses généraux de s'approcher : Konishi Yukinaga et Katô Kiyomasa. Le premier, vainqueur de

la Corée, s'était fait chrétien. Les Jésuites l'appelaient Dom Augustin. L'autre se distingua lors de la seconde invasion de la Corée, au printemps 1597. Bouddhiste, il appartenait à la secte de Nichiren, ennemie implacable du christianisme.

— Konishi, souffla-t-il péniblement, sais-tu que tes jésuites ne m'ont jamais livré leurs navires portugais ?

Un éclair de malice traversa les yeux exorbités du mourant et un rictus lui déforma davantage les traits. Puis du même souffle :

— Et toi, Katô, jadis Nichiren prévoyait le temps et attirait les vents divins... Ce ne fut pas ton cas à Urusan. Il t'aura fallu ce *kirishitan* de Konishi pour t'arracher à ces chiens de Coréens !

Pourtant les deux généraux avaient fait un bain de sang à Séoul. En l'honneur de Hideyoshi, ils avaient fait élever une pyramide sanglante de trois mille têtes, instantanément coupées. Les eaux du fleuve Yalu furent teintées de rouge. Ils ne soufflèrent mot, sachant qu'il s'agissait des dernières railleries du Kwampaku mourant.

— Dites à dame Yodo-Gimi de venir près de moi avec l'enfant...

L'ordre se transmet à voix basse. L'instant d'après un bruissement de soie annonça l'arrivée de l'épouse de Hideyoshi, qui était la propre fille de l'empereur. Elle s'inclina devant l'agonisant, se détournant un peu la tête pour éviter son haleine fétide. Il parla avec peine :

— Je vous suis reconnaissant ! Le ventre de la fille de notre Tennô m'a donné un fils. Je laisse votre pays sur la voie des dieux... Approchez de moi notre fils !

Elle lui présenta le jeune garçon de cinq ans qui se tenait blotti contre elle. Le visage repoussant du moribond s'illumina.

— Hideyori est beau ! Il régnera sur le Japon. N'est-ce pas Tokugawa ?

Il s'adressait à son principal allié, Tokugawa Ieyasu, un guerrier de petite taille, mais corpulent. Jadis daimyo du petit fief de Mikawa, Hideyoshi lui avait cédé les huit provinces du Kantô lors de la prise du château d'Okawara. En 1596, l'empereur lui avait décerné le titre de Naidaijin, une fonction honorifique à la Cour impériale. Pour l'honorer, Hideyoshi offrit un banquet et ordonna que tous les plats de laque fussent décorés des armoiries associées ; la fleur de paulownia ou *kiri* pour Hideyoshi et les feuilles d'asaret ou *mitsu-aoi* pour Tokugawa.

Impassible, Tokugawa s'approcha de la couche de l'agonisant, attentif à la voix qui faiblissait à chaque instant.

— Hidetsugu s'est montré indigne d'être mon fils adoptif, souffla-t-il, je lui ai commandé de s'ouvrir le ventre. Lorsque dame Yodo-Gimi m'eut donné un fils, j'ai fait couper la tête des femmes et des enfants du renégat... C'est Hideyori qui régnera sur le Japon... et tu veilleras sur lui, Tokugawa. J'ai désigné cinq Tairô, parmi les daimyos les plus importants du Japon pour gouverner jusqu'à sa majorité. Cinq Bugyô veilleront aux détails de l'administration. Trois Churô, Ikoma, Nakamura et Horio, formeront le conseil d'arbitrage pour trancher les différends entre les Tairô, Tokugawa. Tu as compris ?

— Parfaitement, répondit le guerrier, les yeux fixés sur le mourant.

— Hideyori ne devra pas quitter Ôsaka Jô, ma meilleure forteresse... l'imprenable ! Tu devras y veiller, Tokugawa... ainsi que sur dame Yodo-Gimi !

— J'y veillerai, par les dieux ! Ton fils ne sortira pas d'Ôsaka Jô !

Sur ces paroles, Tokugawa Ieyasu leva les yeux et son regard de faucon croisa celui d'un homme se tenant à l'écart. Il était vêtu d'une longue robe noire : un jésuite, le père Joa Rodriguez. On l'appelait Tçuzu, ce qui voulait

dire « interprète ». Hideyoshi utilisait ses services pour traiter avec les commerçants portugais et espagnols qui foisonnaient à Nagasaki, le port du Kyûshû. Pourtant, le 5 février 1597, un cortège sinistre traversa en plein hiver tout le Japon, jusqu'à Nagasaki. Six franciscains, dix-sept de leurs néophytes et trois frères japonais, des jésuites. Hideyoshi les avait condamnés à mort pour avoir prêché ouvertement contre la religion du pays. Les vingt-six condamnés périrent sur la croix, par un froid matin, devant une multitude de chrétiens dévots de l'île du Sud et des marins portugais de la *Nao*. Mais Hideyoshi ne tenait pas à se brouiller ni avec les Portugais, ni avec les Espagnols. Aussi toléra-t-il une reprise du ministère chrétien. Le père Rodriguez veillait à lui rappeler l'importance des chargements des galions espagnols et des caraques portugaises. Lui-même préparait dans le plus grand secret une grammaire portugaise de japonais, pendant qu'une nouvelle en provenance de Manille lui apprenait l'accession de Philippe II au trône vacant du Portugal et ses projets de domination de l'Orient...

— Tokugawa, râla Hideyoshi, je meurs dans une grande tristesse. Malgré ce que j'ai fait pour notre pays, le Tennô n'a jamais voulu me nommer Shogun... les Minamoto, eux, n'ont pas voulu m'adopter parce que je suis né fils de paysan... ; tu es heureux, toi, d'être un Minamoto !

Tokugawa se souvint que pendant des années il avait envoyé du bois pris aux forêts du mont Fuji et des pierres arrachées aux montagnes d'Izu pour que Hideyoshi puisse élever ses forteresses d'Ôsaka et de Fushimi.

— Hideyori régnera sur le Japon... il est beau... tu y veilleras, Tokugawa, hoqueta-t-il.

Hideyoshi était mort.

Le regard froid, Tokugawa fixa encore quelque temps le visage convulsé comme pour s'assurer que Hideyoshi était bien mort. Il savait que le décès du Taikô annonçait une lutte sans merci dans le Yamato : cette terre de feu sculptée à la mesure des descendants de la déesse du Soleil. Une terre des dieux, assurément, pensait-il, avec ses lourdes crêtes, ses escarpements en faille et ses vastes horizons de mer, enlacés par des cordons de dunes, des lagunes et des marécages.

Tokugawa n'ignorait pas que la région du Sud, de vieille occupation, la terre, des rizières, des campniers, des forêts de bambous et de plantes tropicales s'opposerait farouchement à la région du Nord, contrée marquée par la mousson hivernale, les étendues marécageuses et les massifs disséqués par autant de couverts de pins et de feuillus. Il revoyait ces villages en tas ceinturés de douves au milieu des plaines ; des villages en long aussi, étirés au contact de la rizière et du versant marin ; ces petits regroupements de paysans, parsemés au fil des bourrelets alluviaux ou tapis à l'ombre des grands sanctuaires ; autant de grands féodaux, de dépendants, de tenanciers et de fiefs tressant, les uns et les autres, l'échelle du pouvoir.

Lorsqu'il se détourna du cadavre, Tokugawa prit la mesure de dame Yodo-Gimi. Il la salua avec raideur, lançant un coup d'œil rapide au jeune héritier blotti contre l'ample kimono de soie de sa mère.

Une imposante escorte l'attendait dans une des cours de la forteresse. Le martèlement des sabots annonça que le cortège quittait Fushimi. Tokugawa respirait. Là-bas, le col de Sekigahara chevauchait les hauteurs brumeuses qui s'étendaient jusqu'au sommet fumant du Fuji. De ce nid d'aigle, l'œil embrassait d'un seul coup les provinces du Kantô et les reflets d'émeraude du lac Biwa. Plus loin il y avait Edo, sa propre forteresse...

— Demain, je rendrai l'Empire à l'Empire, murmura-t-il. Seul un Minamoto sera Shogun !